

*Paul-Aloïse DE BOCK*



Photo : © A.M.L.

**Par Jacques-Gérard LINZE**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**Bruxellois francophone, Paul-Aloïse De Bock n'a pas renié ses origines flamandes. Il était issu d'une famille de petite bourgeoisie proche de certains milieux cultivés et notamment de peintres réputés. Et il fut l'un de ces écrivains qui, comme Marie Gevers et son fils Paul Willems, Constant Burniaux et son fils Jean Munro, Suzanne Lilar et sa fille Françoise Mallet-Joris, ou Liliane Wouters, ou encore Dominique Rolin, Française née Belge et lointainement dotée d'ancêtres plus internationaux, et David Scheinert venu têt de Pologne, nous donnent de bonnes raisons de les considérer comme «typiquement belges» (on pourrait en dire autant de quelques autres encore, parmi lesquels Jean Ray et Jacques De Decker).**

**Mais ce n'est évidemment pas là le principal intérêt de De Bock et de son œuvre. Celle-ci, plus riche que volumineuse, se signale**

**par sa variété : variété deS formes entre roman, théâtre, poésie et essai critique; diversité des manières et des sources d'inspiration, souvent liées à une expérience vécue qui fait de l'auteur, non seulement un écrivain passionnant, mais aussi un témoin de premier plan des aspects de l'histoire, grande ou petite, des premières décennies de notre siècle.**

## **Biographie**

Paul-Aloïse De Bock a vu le jour à Schaerbeek le 13 septembre 1898. Jean, son père, né à Saint-Nicolas-Waes, était un maître-pâtissier réputé. Ce père artisan et commerçant était amateur d'art : il jouait de la flûte avec talent et recevait chez lui des artistes-peintres en vue, tels qu'Ernest Godfrinon, Armand Apol et Jean Laudy, membres du groupe du *Sillon*. C'est de lui que Paul-Aloïse, plus simplement appelé Paul, tenait son goût de la peinture et de la musique. C'est avec lui aussi qu'il avait passé des vacances qu'il n'oublierait pas, dans le Westhoek où l'on pêchait l'anguille, d'où vraisemblablement son goût pour la pêche et la chasse et son attachement aux terres gonflées d'eau de l'extrême ouest des Flandres.

À six ans, le jeune De Bock entre à l'Institut Sainte-Marie de Schaerbeek. Huit ans plus tard, son père l'inscrit à *L'École allemande de Bruxelles*, établissement alors très apprécié, qu'ont fréquenté Georges Mogin (le poète Norge) et Herman Closson. C'est là que l'enfant se lie avec l'Argentin Jules Payró, fils d'un journaliste-écrivain en poste à Bruxelles et lui-même futur écrivain (et peintre), et l'Allemand Robert von Radetsky qui, après 1945, se fera connaître comme poète dans son pays.

Adolescent, Paul De Bock veut devenir ingénieur. Il quitte *l'École allemande* et passe, comme pensionnaire, à l'Athénée de Huy pour y suivre des cours de sciences. Mais la guerre et l'occupation le font rentrer en 1914 à l'Athénée de Bruxelles.

Jean De Bock, le père, succombe en 1916 à une embolie. Paul doit abandonner l'école et travailler pour subvenir aux besoins des siens. Travailler doublement, car il ne renonce pas aux études et prépare son passage devant le jury central, où il réussira. En ce qui concerne sa carrière, il a changé d'avis : c'est le droit qu'il veut étudier. Il entre à l'Université libre de Bruxelles en 1919 et, rêvant d'un monde à jamais en paix, adhère au parti socialiste. Docteur en droit, il s'inscrit en 1923 au barreau de Bruxelles. Il est marié depuis un an.

Comme plaideur et conseil, il se voue d'abord aux causes commerciales. Mais il va très tôt devenir un spécialiste des procès politiques. Il défendra notamment, aux assises de Bruxelles, des antifascistes italiens : l'anarchiste De Rosa qui a voulu assassiner le prince Humbert puis un autre anarchiste, Berneri, auteur d'une tentative semblable sur la personne du ministre italien de la Justice. À Hambourg, il plaidera pour le chef communiste Edgard André, mais ne parviendra pas à sauver sa tête face à un tribunal tout dévoué au parti national-socialiste. Ces procès ont marqué au moins deux de ses œuvres.

C'est en 1933 que paraît, dans un quotidien de Buenos Aires, en une traduction espagnole assurée par le père de Jules Payró, le premier récit de De Bock.

Mobilisé en 1940, de retour à Bruxelles après la défaite de la Belgique et de la France, De Bock entre bientôt dans la résistance. Il écrit encore et, la paix revenue, verra paraître de ses nouvelles dans les quotidiens et périodiques de plusieurs pays.

Jusqu'en 1950, il signera ses œuvres du pseudonyme de Paul Bourgues.

Le Régent l'ayant nommé conseiller d'État en 1947, De Bock abandonne ses activités d'avocat. Trois ans plus tard, il est reçu à la Libre Académie Picard. À partir de 1952, il occupe la chaire de droit administratif à la section Urbanisme de l'école de la Cambre. L'an d'après, son recueil de nouvelles *Terres basses* est couronné par le jury du prix Rossel.

Devenu veuf, Paul se remarie en 1957.

Ce que l'on considérera peut-être comme son œuvre la plus marquante, *Les chemins de Rome*, paraît en 1961.

En 1970, il accède à la retraite en tant que conseiller d'État et c'est en 1977 que l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises l'appelle à succéder en son sein à Géo Libbrecht.

Paul-Aloïse De Bock est décédé le 28 avril 1986.

On ne peut achever cette courte biographie sans insister sur le goût de l'amitié qu'éprouvait au plus haut point Paul De Bock qui avait l'art, en outre, de choisir ses amis. La liste en est impressionnante : il s'est lié non seulement avec les Payró, père et fils, et Robert von Radetsky, tous trois déjà cités, mais aussi avec le romancier Hubert Chatelion, le poète Odilon-Jean Périer, Michel de Ghelderode, Charles Plisnier, Albert et Suzanne Lilar, Franz Hellens, Marie Gevers, Paul Willems, le peintre Paul Delvaux, l'architecte Henry Van de Velde, le sculpteur Georges Grard et beaucoup d'autres encore.





## ***Bibliographie***

### Romans :

- ***Les chemins de Rome***, Bruxelles, Audace, 1961 et Paris, Denoël, même année.
- ***Le pénitent***, Paris, J.-P. Delarge, 1981.

### Nouvelles :

- ***Terres basses***, Paris, Julliard, 1953. Réédité, augmenté, avec une préface d'Anne Richter, Bruxelles, Jacques Antoine, 1984.
- ***L'antichambre***, Paris, Le Rat de cave, 1954.
- ***Le rendez-vous***, Paris, Le Rat de cave, année inconnue (1971 ?)
- ***Les temples de Paestum***, Paris, Le Rat de cave, année inconnue.

### Souvenirs :

- ***Le sucre filé***, Paris, Denoël, 1976. Réédité avec une préface de Jacques De Decker par l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, Bruxelles, 1994.

### Essais :

- ***Paul Delvaux, der Mensch, der Maler***, Hambourg, Johannes Asmus, 1955.
- ***Paul Delvaux, l'homme, le peintre. Psychologie d'un art***, Bruxelles, Laconti, 1967.

Théâtre :

- *Les mains dans le vide*, trois actes, Bruxelles, Audace, 1955, créés en français par le Théâtre national, sous le titre *Les fourmis*, après une première série de représentations à Baden-Baden, dans une traduction allemande de Laure Kornell.
- *Litanies pour des gisants*, trois actes, Paris, Les deux masques, 1956, créés à Paris la même année par le Théâtre de la Comédie.
- *Le monologue conjugal*, «petite farce», un acte, Paris, Les deux masques, 1957.

Poésie :

- *L'écume et le soc*, Bruxelles, La Sève, 1954.
- *Les poètes de la rue des Sols*, (contribution à un ouvrage collectif), Paris, Éditions universitaires, 1963.

Il faut ajouter à ces publications en recueil des nouvelles et récits parus isolément en Belgique, en France, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Argentine. Certains d'entre eux figurent dans le recueil *Terres basses*.

À consulter :

- Paul WILLEMS : *Discours de réception à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, 1978, bulletin de l'Académie, tome LVI, n°1, p. 5 à 28.
- Georges SION : *Pour Paul De Bock*, Bruxelles, 1987, bulletin de l'Académie, tome LXV, n°1, p. 5 et 6.
- Jacques-Gérard LINZE : *Éloge du Discours de réception à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, Bruxelles, 1987, bulletin de l'Académie, tome LXV, n°2, P. 115 à 136.
- Anne-Marie BECKERS : *Paul-Aloïse De Bock*, in *Lire les écrivains belges*, tome II, Bruxelles, 1987, Ministère de l'Éducation nationale.

## *Texte et analyse*

Paul-Aloïse De Bock a inscrit son œuvre dans le sillage de trois écoles ou tendances : l'expressionnisme flamand, avec *Le pénitent*, ses nouvelles et une de ses pièces, *Le monologue conjugal* ; un symbolisme proche du théâtre de Maeterlinck avec deux autres pièces ; le behaviorisme et même le simultanéisme hérité de Dos Passos et de quelques Américains avec son roman *Les chemins de Rome*.

J'ai dû choisir... et j'ai retenu un extrait de ce dernier roman qui ne sacrifie jamais l'action au pittoresque ni la mise en scène de **l'humain** aux évocations complaisantes de paysages ou d'atmosphères statiques et qui, dans ces conditions, montre une étroite parenté avec les longs récits de quelques grands écrivains des États-Unis et de Français tels qu'André Malraux et Jean-Paul Sartre.

L'anarchiste italien Giovanni Giovanelli participe à Paris à un rassemblement des gauches. Comme dans tout le reste du roman, Paul-Aloïse De Bock excelle ici à nous « faire vivre » les événements selon leur rythme et nous y mêle comme si nous, mis « au parfum », en découvrons pour ainsi dire minute après minute les péripéties essentielles. On songe au Malraux de *L'espoir* et au Plisnier de *Faux passeports*. Et l'on ne peut manquer de reconnaître des personnages historiques (certains d'entre eux figurent dans le récit sous leurs vrais noms, d'autres sont masqués par des patronymes imaginaires).

*Le lendemain matin (le meeting devait se tenir le soir même, dans la salle de Saint-Germain-des-Prés), la fièvre s'empara de la « Concentration ». Le téléphone harcelait sans répit les bureaux de la rue du Faubourg-Saint-Martin. Saint-Étienne envoyait une délégation. Les*

camarades de Toulouse (beaucoup d'Italiens travaillaient dans les vergers de pêcheurs des environs de la ville et le groupe anarchiste-communiste du 43 bis de la rue Saint-Charles était l'un des noyaux agissants du Languedoc) voulaient leur orateur à la tribune. Corelli refusa au nom de la discipline : ils s'inclinèrent. On lui avait offert la salle Bondy, il avait refusé, il préférait un local exigü mais débordant à l'un de ces vaisseaux immenses remplis à moitié. Il s'était trompé, il aurait dû louer le Vel d'Hiv, la C.G.T. marchait. Elle prévoyait déjà quatre cents maçons et plafonneurs, tous Italiens, et voilà que, pour finir, le syndicat du personnel hôtelier annonçait la participation en masse de ses adhérents, plus d'un millier, des Napolitains pour la plupart. Il y aurait du grabuge, tant pis. Il fallait arrêter le déchaînement fasciste, etc. Il fallait, par ce meeting, empêcher ce bénissement du fascisme par la démocratie belge ; la famille Loochristy-Mainerbach était l'une des plus anciennes du pays, elle aurait pu prétendre au trône. Comment ! ce petit pays, sorti glorieux de la guerre et qui suscitait le respect, allait prostituer l'une de ses plus nobles princesses au pitre de Ferrare ! etc. etc. Si les fiançailles allaient revêtir un tel lustre, on savait pourquoi : toutes les occasions étaient bonnes pour dédouaner le régime, etc...

Vers dix-sept heures, le Groupe Social d'Études d'Orléans demanda Corelli en personne : « Nous pouvons prouver que le meurtre de Labra n'est pas un meurtre fasciste. Nous sommes les forgerons de l'histoire. Au nom de la vérité, etc... » Corelli connaissait les divagations de la rue des Murlins. Était-ce le cours méandrique de la Loire, ou le vent d'ouest qui les rendait compliqués ? Il leur raccrocha le téléphone au nez, mais appela chez Philips pour qu'on installât des haut-parleurs supplémentaires qui diffuseraient les discours au-dehors. Il en fallait un en face de l'église, l'autre rue Bonaparte, à l'angle, un troisième à la hauteur des « Deux-Magots ». Le meeting devenait une réunion de masse. À treize heures, la préfecture de police refusa l'autorisation, mais le coup avait été prévu : on alerta le comte Chiroze, il était à Bruxelles, il téléphona lui-même à la préfecture : « Comment, dit-il, vous refuseriez la parole au ministre d'État Émile Vandervelde ? » Devant la participation du socialiste belge, président de la deuxième internationale, le préfet

*s'inclina. Le vent tournait. Les manifestations anti-françaises de Pise et de Bologne avaient semé leurs germes et l'on n'était pas fâché, à la Présidence du conseil, de mettre ces trublions internationaux le nez dans leur caca. On en avait assez, après tout. Qu'ils tuent chez eux ! La France hospitalière ! Le droit d'asile ! etc... Bref, les jeux semblaient faits. L'agitation, partie de la gauche, avait gagné la presse du centre, et il paraissait bien que les expulsions du territoire de la République allaient être suspendues. Pescatore avait été chargé de s'informer. Il avait envoyé des courriers aux nouvelles chez Trentin, chez Cancia, chez Tarchiani, chez Mme Corelli, avec mission d'alerter immédiatement la permanence en cas de remise de la redoutable feuille de route : rien, le calme régnait. Vers dix-huit heures, Vittorina Ruboni vint annoncer qu'on venait de lui notifier l'expulsion de son mari, mais c'était la seule. Il était parti en voyage, probablement avec Panamace, elle ne savait pas, c'était toujours ainsi, elle était bien malheureuse. Giovanni eut un frisson. Il avait oublié l'existence de cet ivrogne, le seul témoin qui, le soir du meurtre, les eût vus passer. Il le revit dans son obscénité. Mais non, il n'y avait pas de rapport : s'il y avait eu la moindre suspicion, ce n'eût pas été l'expulsion, mais le mandat d'arrêt, l'expulsion était rassurante. Au surplus, elle les mettait tous à l'abri des divagations de l'anarchiste... À moins que la police, faisant passer la politique avant le souci de justice, n'eût décidé de légaliser la fuite de l'assassin ? S'il en était ainsi, la rémission n'était que provisoire. Cancia accueillit la nouvelle sans trouble apparent.*

— Non, on n'a pas perquisitionné, dit Vittorina.

— N'a-t-il rien oublié ? En tout cas, détruisez tous les papiers.

*Il y en avait des tonnes, elle hésitait. Cancia lui tourna brutalement le dos. Il aurait dû refuser le dépôt de cheddite ! Mais quel est le croyant qui refuserait de cacher l'hostie ? Dans la fièvre du meeting, on cessa de s'occuper d'elle. Elle avait l'habitude de ces abandons. Ces humiliations-là, c'était le tribut qu'elle payait à la Cité solaire. Elle s'inclina et rentra à la Celle-Saint-Cloud accomplir son devoir d'épouse de militant. Sa maison avait été pillée, la police venait de passer, on aurait dit un cambriolage.*

On le voit, le rythme du récit est alerte, bien accordé à celui de la suite de scènes racontées. Nous avons affaire ici à l'un des moments forts mais aussi à l'un des morceaux de bravoure d'un roman qui n'en manque nullement par ailleurs pas. Au reste, Paul-Aloïse De Bock a su, magistralement, faire alterner les scènes de foule et les actions plus individuelles, insérant en outre des tableaux plus intimistes, sans négliger, à point nommé, des rencontres d'avocats et de magistrats qui, tout en participant à l'action qu'elles font progresser, éclairent d'un jour *juridique* le fonctionnement de la puissante machine narrative qu'il a mise en train. C'est que (cela ne peut malheureusement apparaître dans un extrait de quelques dizaines de lignes) quantité de fils, ténus ou gros, discrets ou violemment colorés, s'entremêlent et se combinent à la trame de ce qui ne serait qu'une anecdote s'il n'y avait toutes ces composantes politiques et passionnelles, collectives et individuelles, liées les unes à la vie d'un bourg italien, les autres à la fièvre d'un Paris secoué par les confrontations des premières années trente, d'autres enfin à la tranquille ambiguïté d'un Bruxelles encore provincial et pourtant capitale d'État, où se croisent les destins de princes, d'hommes politiques haut placés, d'émigrés, de militants, mais aussi de juges et d'avocats établissant ensemble comme une passerelle entre le monde de l'ordre et celui de la contestation.

Une telle évocation (comme celle de la fièvre qui, dans les premières pages, elles aussi magistrales, de *L'espoir* de Malraux, prend les Espagnols au début de la rébellion franquiste) se doit de tout dire de ce que nous avons à savoir sans jamais nous laisser l'impression d'avoir progressé à pas lents et pesants dans la découverte d'un univers. De Bock réussit à merveille cette évocation, notamment en multipliant les points de vue et les centres de focalisation et en en changeant constamment, voire au sein de la même phrase. Qu'on ne voie pas là des fautes grammaticales mais bien des libertés que l'écrivain s'arroge pour mieux nous entraîner dans l'aventure. On peut dire que, pour lui, De Bock, comme pour pas mal de romanciers d'après 1920 ou 1930, l'écriture a été marquée en profondeur par le cinéma, avec ses changements d'angle, ses *travellings*, ses plongées et contre-plongées (on le sent de reste dans la ponctuation où la virgule, moins « ralentisseuse » que le point, remplace

celui-ci et fait se succéder comme parties d'une même longue phrase des propositions qui, indépendantes les unes des autres, devraient constituer autant de phrases brèves).

Il faut noter que ce roman foisonnant (avec tous ces personnages, lieux, retournements de situations) est écrit avec une grande économie de moyens très habilement utilisés. Qu'on en juge. Les « camarades de Toulouse » souhaitaient que leur orateur monte à la tribune, et voici comment se résout ce petit problème qui pourrait prendre des proportions gênantes alors que la fièvre des préparatifs d'une manifestation est à son comble : *Corelli refusa au nom de la discipline : ils s'inclinèrent*. Et lui, Corelli, avait refusé la salle Bondy, mais *Il s'était trompé, il aurait dû louer le Vel d'Hiv, la C.G.T. marchait*. Pas un mot de trop, par de *car ni de parce que*. De longues constatations, explications, sont épargnées par des remarques à l'emporte-pièce telles que *le vent tournait, les jeux semblaient faits, le calme régnait*. Puis, dans ce tourbillon de chefs militants affairés aux dernières heures de leurs préparatifs, le « gros plan » sur Vittorina Ruboni, cette Italienne qui sans doute n'entend rien à la politique mais connaît l'activité de son mari et le soutient sans réserve. Une manière de nous rappeler que toute cette effervescence concerne des individus, et même parmi eux ceux qui ne sont pas directement impliqués dans les événements. C'est éblouissant !

Le lecteur verra, ci-après, dans le choix de textes, des extraits très différents par l'allure et le ton, mais aussi convaincants comme témoins de la maîtrise de De Bock. Cette façon qu'il avait de soumettre sa plume aux exigences du sujet m'incline à penser que si, comme tout artiste, tout écrivain digne de ce nom, il obéissait à une nécessité intérieure, c'était toujours sans se priver de l'aide d'une intelligence et d'une lucidité assurant le contrôle et la critique de la création au fur et à mesure de son accomplissement.





## Choix de textes

*Et soudain je vois renaître, surgi aussi de je ne sais quelle faille, et lumineux comme un rêve d'aveugle, le visage de porcelaine de Bernadette enfant.*



*Elle habitait une ville de province, près de la mer, où je venais pour les vacances. Je tombais dans les bras de ma tante, son odeur de cannelle, ses embrassades. Bernadette entrait, pimpante, ses tresses nouées de rubans rouges encadrant son visage. Pendant le trajet, je tentais de recréer sa silhouette vieillie d'un an, mais elle me surprenait chaque fois, peut-être moins par sa beauté que par son attrait, dont les maléfices, glissant le long des fils tendus de nos regards, m'enveloppaient perfidement.*

*Ma tante m'embrassait, les yeux brouillés de joie, prolongeant son étreinte, m'inondant de son parfum d'épicerie, me plaçant sous sa tutelle, d'une douceur émolliente à laquelle mon tempérament un peu féminin se serait volontiers abandonné si Bernadette n'avait été là, me captant, me perçant à jour de son regard tranquille. Elle atteignait tout ce qu'il y avait en moi d'informulé. Elle me confondait. Elle était mon aînée d'un an, une grande. J'avais hâte de fuir, mais c'était à son tour de m'embrasser.*

*Ma main, salie par le voyage, était déjà dans la sienne, un peu moite, cependant que, plus hardie, elle avançait vers mes lèvres sa joue, duvetée d'opale sous la flambée de ses longs cheveux. La pièce s'emplissait de brumes, isolant du reste du monde la distance qui nous séparait, et Bernadette et moi-même, et ses yeux surtout, brillants comme un signal, et qui la contenaient tout entière, ses cheveux, ses chaussons blancs, ses mollets vernis, son tablier d'écolière, la tache d'encre, sa petite croix en*

*pendeloque, son cou, la pointe de son décolleté. J'étais jeté dans le péril. Ce qu'il fallait éviter à tout prix, et dont je sentais la chaleur à un doigt des miennes, c'étaient, déjà tendues, ses lèvres, cerises jumelles, lisses, et dont je savais le goût caillé intercepté l'an dernier dans un frôlement de mégarde, ses lèvres qui passaient devant ma bouche sans la toucher, cédant à la joue que je baisais, vite, et puis qui revenaient, repassaient, m'inondant d'une chaleur d'orage, pour clore enfin le supplice par un baiser reçu d'elle — bonjour ! te voilà, que je t'embrasse ! — un baiser libérateur, mais accompagné en sourdine d'une pression de main un peu trop longue, qui me replongeait dans le brouillard et, pour finir, troublait l'apparente innocence de cette caresse d'enfant. Quel gouffre nous isolait de ma tante, si candide !*

[...]

*C'est alors, un soir électrique, dans la pénombre, au piano — de la pièce voisine nous entendions se dérouler la paisible partie de cartes de nos oncles —, ma cousine ayant posé sur mon petit doigt son petit doigt, que nos visages se tournèrent l'un vers l'autre, limpides comme des faces de condamnés. Nous nous embrassâmes, des lèvres. Ce baiser avait une saveur de lait frais que je goûte encore, Bernadette ; une alouette offrait à Dieu son chant palpitant et mille bourgeons se déployaient prêts à éclore.*

**(Le roitelet, in *Terres basses*)**

*Dorothée était mon aînée de deux ans, j'en avais douze ; cette différence d'âge entre garçons et filles est considérable ; j'étais un enfant, elle me dominait.*

*Le sentiment que je lui vouais était celui d'un premier amour à sa naissance, je retrouvais la ferveur que j'avais offerte à Dieu sans me rendre compte que c'était la ferveur qui me transportait. Maintenant que je vois les choses de si loin, peut-être Dorothée était-elle tout aussi*

*incertaine que l'avait été Dieu. Peut-être n'étais-je soulevé que par la dévotion, le charme envoûtant de sa personne n'en étant que le levain. Elle aimait se laisser contempler, feignant l'indifférence et c'était mon bonheur ; quand au hasard d'une course je me penchais sur elle qui s'était laissée choir dans l'herbe, ses beaux yeux noirs où mon regard aurait pu se perdre n'étaient qu'un miroir, le reflet de mon amour, mais ce miroir était une fontaine de lumières.*

*Dorothée était belle. Un paysage exalte-t-il, on n'en reçoit aucune réponse ; mon amour n'en attendait pas non plus, il se suffisait à lui-même, et si la domination qu'elle exerçait sur moi me courbait de plus en plus, je gardais intact un refuge où j'étais inviolable, une chiquenaude eût chassé le danger, mais ce danger était délicieux et mon refuge s'amenuisait.*

*Je crois avoir toujours aimé davantage l'intensité de l'amour que son objet, auquel néanmoins je portais une reconnaissance tendre sans m'abandonner outre. Les filles rouges allaient être autre chose.*

*Si mon amour pour Dorothée ne me menait pas à la folie, je n'en étais pas moins fou, ma pudeur était extrême, et je craignais jusqu'à la terreur qu'elle ne s'en aperçût.*

[...]

*Je la suivais au jardin, mettais mes pas dans la trace des siens ; elle terminait l'étude d'une sonatine de Clementi par une note appuyée qui montrait sa joie d'être délivrée du pensum, sortait, la charmante tonalité me chantait à l'oreille, je la recherchais au clavier, la faisais tinter, puis encore, et retrouvant en pensée la phrase terminale, ses mains glissaient sur l'ivoire ; le couvercle rabattu emprisonnait la mélodie et la vision. Il m'arrivait de déceler la tiédeur de ses mains sur l'objet qu'elle venait de quitter et où s'attardaient les miennes, et je craignais d'être surpris dans une indiscretion dont la sensualité m'épouvantait.*

(**Dorothée**, chapitre 9 de **Le sucre filé**)

*Godelieve s'est mise au lit la première. La houle m'a repris, elle m'avait laissé en répit, la voilà, elle chasse le respect. J'hésite à me coucher. Godelieve va me dominer par ses ruses, je ne saurais la vaincre qu'en la soumettant ; je me couche sur le dos : elle est à l'autre bout du lit, elle dort ou fait semblant ; je m'apaise. Une chouette appelle, rien ne répond, elle est seule perchée, je suis seul. Le sommeil ne vient pas, je ne parviens pas à sombrer, retenu au bord de l'abîme. Le premier vers de **l'Invitation au voyage** (Mon enfant, ma sœur...) me monte aux lèvres, incongru, intempestif, je le rabroue. Godelieve est emballée dans sa longue chemise de nuit, son corps que les grossesses n'ont pas déformé, son corps doit être chaud dans le pilou-pilou, son corps est plus chaud que le mien, elle est gracile, mince mais charnue et sans angles, le tablier était dégrafé jusqu'à la naissance des seins, un gouffre, l'épaule était nue, la houle me reprend, Godelieve est ma femme à moi, je vais l'écraser, je suis Barnabé, tu es Barnabé, le maître, en voilà une histoire après tout, je me glisse vers elle, elle m'a deviné, elle ne dormait pas, elle me guettait, elle saute du lit, du pied tendu elle cherche ses pantoufles dans le noir, je cours de mon grand corps dur, les bras en croix, barrer la porte des enfants, elle ne m'aura pas, tu es vue, ma fille, elle passe devant moi, elle ne dit rien, elle ne dit jamais rien, elle m'échappe, elle fuit par l'escalier, ouvre la porte qui donne sur la cour, où va-t-elle ? J'ai appris sur le tard que sa mère s'était suicidée, j'ai peur, je dois être affreux à voir, va-t-elle faire une bêtise ? Mon désir retombe.*

*Je mets mes bottes, pars à sa recherche, je vais lui demander pardon, la cour est plus sombre que le ciel. Elle doit être dans la grange, elle s'est déjà réfugiée là, elle n'y est pas, je le crois tout au moins, car la grange est vaste ; peut-être dans la remise à outils, non plus ; sur la route le long du canal, la route est vide ; j'ouvre la porte de l'étable, longe les bêtes prêtes à partir au marché du lendemain, grosses croupes inquiètes, odorantes, qui bougent à mon passage et que je flatte ; entre deux lucarnes, le noir ; une vache claque son excrément sur le sol ; il y a une porte au bout de l'étable, qui donne dans le poulailler, a-t-elle fui par là ? Alors elle est prise, le poulailler est verrouillé de l'extérieur ; j'avance à tâtons, mains tendues, les trois dernières bêtes s'agitent, tirent sur leur licol, trépignent,*

*je passe, et là, recroquevillée, je discerne le blanc de la chemise de nuit, et, accroupie dedans, sur elle-même tassée, au flanc d'un veau couché, Godelieve.*

*J'ai pitié d'elle, je balaie ma pitié, je fonce sur elle, relève le veau d'un coup de pied, la couvre, elle est petite sous mon grand corps, perdue, centrée, elle est plus chaude que moi dans la paille, le veau gras caracole, mes jambes cherchent leur place entre les pattes du veau, je cherche les pattes de Godelieve, l'ouvre, le mépris coule sur moi. L'apaisement me rend misérable.*

**(Le pénitent, chapitre septième)**

## Scène XII

### **Mère-Martin, Jeune-Fille.**

(Mère-Martin se lève et se dirige vers Jeune-Fille, qui entre)

**Jeune-Fille :** — *Vous êtes seule, j'ai guetté...*

**Mère-Martin :** — *Je vous ai chassée ! Vous êtes revenue !*

**Jeune-Fille :** — *Je n'ai jamais été une ennemie...*

**Mère-Martin :** — *Non, vous n'êtes pas une ennemie. Père-Martin ne comprendrait pas...*

**Jeune-Fille :** — *Où allait-il porteur de ce sac de soldat trop lourd pour lui ? Où est Franki ?*

**Mère-Martin :** — *À la prison ? Qui sait ?*

**Jeune-Fille :** — *Vous me le diriez ?*

**Mère-Martin :** — *Je vous le dirais. (Lui caresse furtivement le visage) Vous êtes belle ! Pourquoi ne parlait-il pas ? Vous seriez à nos côtés.*

**Jeune-Fille :** — *Auriez-vous pu comprendre Franki ? Mais cette maison, il m'en parlait, c'était bien sa maison, sa place d'ancrage !*

- Mère-Martin :** — *Que de mystères ! Je suis trop vieille !*  
**Jeune-Fille :** — *Trop vieille ? (Extasiée) Ah ! Mère-Martin, il avait vos yeux de pervenche !*  
**Mère-Martin :** — *Il n'y avait pas de regard plus loyal.*  
**Jeune -Fille :** — *Je sens encore sur moi le regard de Franki !*  
**Mère -Martin :** — *Et ce sourire ! Taisons-nous.*  
**Jeune-Fille :** — *Et son geste ! Cette main tendue. Il se donnait ! Il souriait et si vous hésitez encore, il vous invitait à l'abandon en penchant sa tête juvénile, son long col flexible, si fragile (Elle sanglote et pose la tête sur l'épaule de Mère-Martin). Que de brouillard, déjà !*  
**Mère-Martin :** — *Il y a encore quelque jeunesse en cette triste ville !*  
**Jeune-Fille :** — *Ses amis ne m'aiment pas. Je le retrouve en vous !*  
**Mère-Martin :** — *En vous je ne le retrouve pas, mais bien sa jeunesse*  
*La vie demeure.*  
**Jeune-Fille :** — *Que je me sens pauvre près de vous, si lourde de ce même sang... (Elle sort puis arrête sa marche.)*  
**Mère-Martin :** — *... Son long col flexible...*  
**Jeune-Fille :** — *... Si blanche...*

*(Les mains dans le vide, acte deuxième, scène XII)*

- Rosendal :** — *Mon père, où êtes-vous ? Je désire vous parler. Je suis sans irritation. Me répondrez-vous avec courtoisie ?*  
**La voix du père de Rosendal,** venant du haut de la dune :  
— *Je t'écoute, Rosendal.*  
**Rosendal :** — *Où êtes-vous ?*

Le sommet de la dune s'éclaire. Là le père de Rosendal, debout, tourne le dos au public. La dune s'est couverte de quelques croix de bois dans le bas.

- Rosendal :** — *Je vous entends. Je ne vous vois pas. Votre voix me donne de l'incertitude.*

Pleine lumière sur le plateau. Le père de Rosendal se tourne vers le

public, et se masque d'un masque jaune encadré de longs cheveux d'un blanc sale qui coulent sur la poitrine. Il se couvre d'une houppelande de berger. Il descend vers Rosendal.

**Le père de Rosendal :** — *Me vois-tu ?*

**Rosendal :** — *Je vous vois.*

**Le père de Rosendal :**— *Parle, mais économise le temps. Il est bref, les oiseaux passent. Le travail avant tout.*

**Rosendal,** gravissant la dune, dans une attitude suppliante :

— *J'aime Éléna. Je vous prie qu'elle puisse entrer dans notre maison. (Un silence.) Mon père, je vous prie qu'elle soit mon épouse. (Un silence.) Mon père, je vous conjure, vous n'avez pas de fille. Elle sera votre fille.*

**Le père de Rosendal :**—*Tu ne sais même pas ton métier. Appelle-moi un vanneau, qu'il vienne me tourner autour de la tête ! (Rosendal siffle, une note basse et longue puis une note haute et brève.) Halte ! Ceci n'est pas du vanneau. Qu'est-ce ? Réponds !... C'est du courlis. Recommence pour le courlis. (Rosendal siffle, mais il tremble.) Tu crois que c'est le courlis, imbécile ! Ce n'est rien du tout, ni d'un oiseau, ni d'un homme, c'est un sifflet de kermesse, un sifflet de quatre sous ! Écoute-moi. (Il siffle.) Vois ! les oiseaux m'entourent ! Sens-tu le vent de leurs ailes ? Fais-en autant ! Oui, je suis un sorcier. (Designant son fils.) Et toi un nigaud, (designant divers points de l'espace) et toi, un héron, toi, un cormoran ! Et toi, un couillon, un dadais-nigaud un couillon-dadai, à ton choix ! Siffle à ton tour.*

Un silence.

**Rosendal :** — *Mon père...*

**Le père de Rosendal :** — *Mon père, mon père ! Il ne s'agit pas de ton père Tu t'es laissé embobiner par cette fille qui ne possède rien d'autre que ce que je pense ! qui n'attend rien d'autre qu'un peu de terre surie, toi, mon unique, toi, l'héritier de mes fusils, de mon marais, de mes barques... Qui va te nourrir ? Elle ? Que feras-tu les années de sécheresse sans oiseaux et sans poisson ?*

**Rosendal :** — *Nous voulons aller travailler à la ville.*

**Le père de Rosendal :** — *Nous y sommes !... À la ville !... Chez les putes?... À ton aise !... C'est une fille de ville, ton Éléna-sans-Terres ? Tu crois qu'il y a des oiseaux dans la ville ?*

**(Litanies pour les gisants, acte II, début de la scène II)**

**Paula :** *Bonjour, voisin. Voici vos biscottes. Sept francs cinquante. Adios, tout de go. Et bien merci. (Sonne le timbre.) Biscotti, biscotta, lève ta queue et saute en bas. Sept francs cinquante.*

**Paulo :** *Le Tour de France !*

**Paula, ravie :** *Le Tour de France ! (Sonne le timbre.) Bonjour, madame Tourterelle ! Et la santé ? — Voici votre gris réservé. Sept francs cinquante. — Bien sûr que vous pouvez lui porter vos anguilles, il les espère, mais passez par l'autre porte. — Que vous le dérangiez ? — Pensez-vous : il adore écorcher les anguilles. Brr !... — Une passion ridicule, dites-vous ? Vous me flattez. Passion pas plus ridicule qu'une autre. Vous chantez bien à l'église. Lui, il écorche. — Moi ? — Moi, dites-vous ? Rien. Je ne fais rien. Absolument rien. — Pourquoi rien dites-vous ? — Non. Rien, je vous dis. — Pourquoi ? — Pour rien. — Adios et salut. Et bien merci. (Sonne le timbre.) Quelle mêle-tout !*

**Paulo, de plus en plus méprisant :** — *Le Tour de France ! (Crescendo) Cric cric cric crac crac crac bouf bouf et bouf coinc coinc coinc, adios et puis salut... (Dune voix rêveuse :) Tandis que sous la pluie brouillonne, comme sous la pluie calme, toujours elles rampent, mes glissantes...*

**Paula :** — *Ridicule, qu'elle dit... Passion dégoûtante, que je dis. (Quittant le comptoir, et tout à l'avant-plan.) Mais le Tour*



*de France! (Mimant un cycliste.) Plus vite, mon gars, hardi, plus vite, tricote des cuisses, des mollets, des cuisses, des cuisses! (Bâillant.) Ah, je m'ennuie.*

**(Le monologue conjugal, « petite farce »)**

*La route longeait les dunes, larges et boisées. Il arriva à un café nommé « Au Perroquet », on y vendait de l'alcool, il était en France. Il n'avait rencontré aucun douanier. Il continua. La route se délabrait dans le sable ; à sa gauche, un chemin de fer. Il atteignit un village, une gare de briques rouges indiqua Bray-Dunes, elle était fermée, bien qu'une lampe à pétrole brûlât à l'intérieur. Au coin de la rue, une borne Michelin donnait, dans une même direction, Zuydcote et Dunkerque. Le revolver lui écorchait le dos. Avait-il bien mis la sûreté ? Il avait oublié d'huiler le verrou. Il décida de passer la nuit à Dunkerque. À Zuydcote, une deuxième borne offrait le choix entre un chemin d'intérêt local et une route nationale. Il prit par le chemin, et tout de suite fut dans la campagne ; les dunes, à droite, s'éloignaient. La marée haute chassait le vent vers l'intérieur des terres. Il entendit le bruit de la mer et se demanda si les millions de vagues qui battaient le sable ne faisaient pas trembler le sol. Il y colla ses mains, puis l'oreille. La terre était silencieuse, il avait vraiment tourné le dos à la mer, le sort était jeté. En se relevant, il sentit son revolver glisser, il n'y avait pas de danger, la cordelette de chanvre était solide. L'arme était plus chaude que sa peau. Il vit venir vers lui les lumières électriques de deux bicyclettes et entendit, tranchant sur la rumeur marine, le ronronnement des dynamos. C'étaient deux policiers vêtus de drap bleu foncé. Celui de gauche braqua sur lui le phare de sa machine. Ils passèrent, ouvrant derrière eux un trou d'ombre qui se dissipa peu à peu. Là, un lièvre était assis sur son arrière-train au milieu de la route ; des pattes de devant, il se frottait le museau. Il déboula. Il avait toute la campagne pour lui.*

*Enfin, il vit les premières maisons de Dunkerque, et tout devint sale. Il avait la tête vide. Il dit à haute voix, repris par cette habitude du*

*monologue contractée du solitaire Marcel Lussydarme : «J'ai la tête vide. Je vais bouleverser le monde et j'ai la tête vide.» Il marchait le long d'un canal, il boitait légèrement, il devait y avoir un gravier dans son soulier gauche, il n'avait pas le courage de le délayer, il craignait aussi que le revolver ne glissât davantage. Des rues partaient sur la droite ; à leur extrémité, le ciel s'éclairait des lumières de la ville. L'une d'elles portait une plaque : Rue Albert premier. «C'est le roi des Belges. Le verrai-je?» Il n'imaginait l'attentat que dans une sorte d'intimité entre le prince et lui.*

**(Les chemins de Rome, deuxième partie, chapitre II)**

*Ce fut elle qui le prit par la main. Elle l'agaçait, sa main était moite, puis elle ne l'agaça plus, elle lâcha sa main. Il voulut prendre la sienne à son tour, elle la retira. Soudain, d'un commun accord, mais elle la première à quelques secondes près, ils sautèrent dans le fossé. Elle s'étendit sur le dos, il enchaîna par le baiser dont les insultes avaient interrompu l'épanouissement, ce n'était plus un baiser de soie ; elle l'enlaça ; il lui semblait qu'elle l'enlaçait davantage, il ne savait pas, il ne savait pas vers quoi il allait, ça n'avait pas d'importance, il ne connaissait même pas son nom, ni elle le sien, c'était le silence, un silence opaque, il en devint le maître, bardé dans son anonymat. Le soleil avait atteint l'horizon, du sang.*

*Ils étaient à nouveau sur le chemin. Elle le faisait songer à un massif de groseilliers saccagés par la cueillette. Ils étaient l'un devant l'autre, inutiles. Il n'avait pas de cigarettes. Ils se séparèrent, chacun de son côté, pour de bon.*

**(Le rendez-vous)**

*Pêcheurs pêchant poissons d'argent  
Dans des reflets de cathédrales ;  
Ville moins cendrée que mes désirs,  
Feux follets, bruyantes fringales,  
Agréez-moi !*

*Que je puisse, ivre,  
Oui, mais de qui, et pourquoi, suivre  
Les entrelacs de votre fleuve.*

**(Paris, in *Les poètes de la rue des Sols*)**



## Synthèse

Avocat, magistrat, professeur, Paul-Aloïse De Bock nous apparaît comme un brillant écrivain que je qualifierais de « vrai professionnel ». Il a construit son œuvre sans précipitation, avec talent mais aussi avec une exigence – une conscience « professionnelle » – que l'on ne trouve pas toujours parmi ces artistes, un peu bohèmes, que sont beaucoup de romanciers, auteurs dramatiques et poètes. Son talent s'affirme non seulement dans chacun de ses ouvrages, pris isolément, mais aussi dans l'art avec lequel, tout en restant lui-même, avec la même voix, les mêmes accents, il sait articuler différemment son propos, à chaque fois, pour l'adapter à son sujet. Les nouvelles de *Terres basses* en témoignent : de bout en bout, ce recueil est bien « du De Bock », mais on y passe, selon les titres, de la tendre émotion (*Le roitelet*) au réalisme (*La caillette*), à l'impressionnisme (*La basilique d'Aquilée*) ou à une sorte d'expressionnisme aux accents flamands (*L'esclave enchanté* ou *La mort de Tourelouze*). Nous trouvons aussi, dans *L'antichambre*, un fantastique non dépourvu d'humour.

Plusieurs récits de De Bock sont de la meilleure veine régionaliste. Mais, comme le dit pertinemment Anne Richter dans sa préface à la réédition de *Terres basses*, *l'originalité du livre se situe aux antipodes du pittoresque d'une Flandre agreste et anecdotique. L'unité profonde de ces histoires doit être cherchée autre part ; dans un espace intérieur, un climat de solitude habitée par une préoccupation constante. À leurs heures privilégiées, les habitants des terres basses sont tendus vers la révélation d'un autre monde.* Anne Richter note ensuite, avec finesse, qu'il existe une parenté entre De Bock et le peintre Paul Delvaux qui, précisément, était de ses meilleurs amis.

Réalisme encore, et régionalisme du meilleur aloi, avec *Le pénitent*, ce roman de Flandre paysanne où l'auteur, si attaché aux

paysages et aux êtres de la Flandre la plus occidentale qui soit, anime en vrai et fraternel familier des personnages divers, paysans, propriétaires, braconniers, notables. Ce roman relève de la même inspiration, dans le même climat, que plusieurs nouvelles de *Terres basses*.

L'une de ces nouvelles, *L'anguille*, histoire du meurtre atroce de son épouse par un écorcheur d'anguilles, a été reprise, considérablement transformée, dans la « petite farce » en un acte, *Le monologue conjugal*. On peut supposer que c'est pour rendre la pièce accessible à n'importe quelle scène que Paul De Bock a prévu deux fins : l'une cruelle comme celle de la nouvelle et une autre plus supportable.

L'écrivain n'a guère son égal pour raconter l'enfance et l'adolescence, les amours jeunes, les émois de toute espèce, non seulement sentimentaux mais aussi esthétiques, des moins de vingt ans. Il est servi en cela par une excellente mémoire. Et c'est à cette mémoire, n'en doutons pas, qu'il doit d'avoir réussi ce que je considère comme son maître-livre, *Les chemins de Rome*, un roman peut-être moins représentatif de son esprit créateur et du climat dans lequel celui-ci s'exerce, puisque c'est à tout point de vue ce que l'on peut appeler un récit cosmopolite : cosmopolite, il l'est par son intrigue, qui se déroule à travers toute l'Europe occidentale, mais il l'est aussi par sa forme qui le rapproche étroitement de beaucoup de prosateurs américains, britanniques, français et même italiens des années trente à nos jours. *Les chemins de Rome* ont, à mes yeux, toutes les qualités d'un grand roman : ils sont, d'abord, splendidement écrits (comme toute l'œuvre de De Bock), mais ils ont le don de passionner leur lecteur, grâce à la technique inspirée du cinéma, à laquelle j'ai fait allusion ci-avant : rapides changements de décor et d'angle de vision, multiplicité des personnages, parfois jusqu'au grouillement, vraisemblance convaincante des psychologies et des situations. Il faut ajouter que *Les chemins de Rome* « collent » littéralement, dans leur complexité, à ce qui fut, pour les plus âgés d'entre nous, de l'Histoire vivante. Juriste, De Bock a su, sans avoir l'air d'y toucher, nous faire comprendre les étapes d'une procédure et, en même temps, situer ses personnages plus ou moins hors-la-loi face à leurs juges et à côté de leurs avocats.

Si *Les chemins de Rome* ont été inspirés par l'expérience personnelle de Paul-Aloïse De Bock dans l'affaire De Rosa, jugée en cour d'Assises à Bruxelles en 1930, *Les mains dans le vide* l'ont été (mais elles transposent encore davantage la réalité vécue par l'auteur) par le douloureux souvenir des efforts impuissants déployés par celui-ci pour sauver la tête d'Edgard André à Hambourg.

Nous tenons donc en Paul-Aloïse De Bock non seulement un écrivain de classe, mais aussi un témoin de son temps, et ce à un double titre : par son œuvre, il a fixé pour nos mémoires les images d'une terre paysanne qui, de plus en plus, s'efface pour faire place au « monde moderne » ; par ailleurs, il a assuré, plus peut-être que ne peuvent le faire les archives et les journaux de l'époque, la longévité des souvenirs d'un temps où, dans une certaine indécision, s'opposaient les forces de la démocratie et celles du totalitarisme.

Jacques-Gérard LINZE.